Croire et connaître ; sujet et objet
Etude conceptuelle

Sommaire *(Cliquer sur le titre pour accéder au paragraphe)*

* *

I. La connaissance suppose la vérité et l'objectivité. 2
II. La croyance semble échapper à la vérité et à l'objectivité. 4
III. La relation entre croyance et connaissance ne se ramène pas à une opposition. 6

* *

La pensée des Lumières a longuement stigmatisé la croyance comme démission de la raison.
Sans attendre les Lumières, Spinoza, dans l'Appendice du Livre de L'*Ethique* , vilipende la naïveté des ignorants qui prennent leurs désirs pour des réalités, se croient le centre du monde : lorsque l'ignorance des causes est trop patente, ils s'émerveillent sottement et se réfugient en « Dieu, asile de l'ignorance » . Ainsi, la croyance en la providence divine, en un ordre finalisé de la nature n'est-elle que le fruit du manque de connaissance.
Avant l'époque moderne, dans le sillage de la physique atomiste de Démocrite, Lucrèce, dans le *de natura rerum,* se livre à une genèse de la croyance : les hommes se forgent des divinités parce qu'ils ignorent les causes des phénomènes physiques :

> *Maintenant, quelle cause a répandu parmi les grandes nations l'idée de la divinité, a rempli d'autels les villes, et fait instituer ces cérémonies solennelles dont l'éclat se déploie de nos jours pour de grandes occasions et dans des lieux illustres ? D'où vient encore aujourd'hui chez les mortels cette terreur qui, sur toute la terre, leur fait élever de nouveaux sanctuaires aux dieux, et les pousse à les remplir en foule aux jours de fête ? Il n'est pas si difficile d'en donner la raison.*
> *En effet, à cette époque lointaine, les mortels, même pendant la veille, voyaient dans leur imagination des figures de dieux d'une beauté sans pareille, et qui, pendant les rêves, leur apparaissaient d'une grandeur plus étonnante encore. A ces figures ils attribuaient le sentiment et la vie, car elles leur semblaient mouvoir leurs membres, et émettre des paroles hautaines, en rapport avec leur beauté éclatante et leur force gigantesque. Ils leur accordaient l'éternité, car leur visage se renouvelait sans cesse et leur forme demeurait intacte ; et surtout parce qu'avec une vigueur aussi grande ils n'imaginaient pas qu'aucune puissance pût facilement en venir à bout. Leur bonheur, croyait-on, dépassait de loin celui des autres êtres, car jamais la crainte de la mort n'inquiétait aucun d'eux, et de plus on les voyait en songe accomplir mille actions merveilleuses sans en ressentir eux-mêmes aucune fatigue. D'un autre côté, les hommes observaient le système céleste et*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Culture Générale

Croire et connaître ; sujet et objet

Etude conceptuelle

> *son ordre immuable, et le retour périodique des saisons de l'année, sans pouvoir en reconnaître les causes. Ils n'avaient donc d'autre recours que de tout remettre aux dieux, et de faire tout tourner sur un signe de leur tête. C'est dans le ciel qu'ils placèrent les demeures et le séjour des dieux, parce que c'est dans le ciel que l'on voit tourner la nuit et la lune, la lune, le jour et la nuit, et les astres nocturnes au sombre éclat, et les feux errants de la nuit, et les flammes au vol rapide, les nuages, le soleil, les pluies, la neige, les vents, les éclairs, la grêle, et les grondements soudains, et les roulements menaçants du tonnerre.*
> **Livre V, vers 1161et suiv.**

Il n'est donc pas nécessaire de multiplier les exemples de croyances rocambolesques et absurdes pour montrer l'écart qu'il y a entre croyance et connaissance.
En effet, la croyance ne se prête en aucune façon aux vérifications ou aux démonstrations qui permettent d'établir une connaissance. Le fait que son contenu se dérobe à un fondement qui en établisse la nécessité est précisément ce qui la caractérise. Elle peut apparaître ainsi subjective : chacun croit à ce qu'il veut ; les peuples et les cultures ont des croyances très contrastées ; il n'est que de lire Montaigne pour comprendre ce que signifie la relativité des croyances, des us et des coutumes. A l'opposé, la connaissance apparaît comme objective, en conformité avec l'objet qu'elle vise.

Une première analyse peut ainsi montrer que la croyance et la connaissance sont radicalement éloignées l'une de l'autre. Toutefois, une difficulté apparaît.
La croyance est fondée sur une prétention à la vérité. La croyance n'est pas sollicitée par une fable ou un conte, un récit qui se donne d'emblée comme fictif. Il n'y a pas croyance là où le récit apparaît explicitement comme doué d'une cohérence interne, dénué de toute prétention à dire ce qui est. Celui qui croit, qu'il soit ou non conscient de sa croyance, pense que l'objet qu'il affirme précède son affirmation : il ne se pense pas lui-même comme artiste ou créateur. Comment comprendre cette prétention ? Doit-elle être prise comme vaine ambition de qui n'a pas opéré le travail critique ou peut-elle revêtir une autre signification ? Cette prétention suppose, en effet, de la part de celui qui croit une visée qui le porte hors de lui-même : il ne s'agit peut-être que de l'illusion qui consiste à « croire connaître » ; mais il peut s'agir aussi d'une tension légitime vers une réalité qui nous transcende.
Ces questions nous conduisent à reprendre l'analyse de la vérité et de la relation sujet-objet.

I. La connaissance suppose la vérité et l'objectivité.

Le propre de la connaissance est d'être vraie : une connaissance fausse n'est évidemment pas une connaissance.

La vérité se laisse définir comme la correspondance entre l'énoncé et son objet : elle n'est pas une substance, une chose, mais une relation ; elle est possible si et seulement si l'énoncé prétend attribuer un prédicat à un sujet. Une question n'est ni vraie

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

ni fausse parce qu'elle est dénuée de cette visée affirmative. De même, un ordre, un commandement ne peuvent être vrais ou faux : leur visée n'est pas descriptive mais normative. Ils ne peuvent donc être en adéquation avec ce qu'ils signifient puisque c'est l'inverse qui doit se produire : ce qu'ils signifient doit se mettre à exister en vertu de la parole qui le signifie. De même, enfin, un mot isolé ne peut être vrai ou faux, puisqu'il ne s'inscrit pas dans une affirmation. La vérité et l'erreur ne peuvent donc apparaître que dans le jugement, qui affirme ou nie.

Mais la vérité peut avoir deux modalités distinctes.
D'une part, l'adéquation entre l'énoncé et son objet peut se comprendre comme la conformité entre l'énoncé et un objet de pensée. L'ob-jet est ce qui est, selon l'étymologie latine, « jeté devant » : il est le terme de la visée de la conscience. Ainsi, une essence abstraite, un concept mathématique, un personnage mythique sont-ils des objets de conscience. La vérité consiste alors à dire de ces objets ce qui leur convient en fonction de leur définition : dire que la droite n'est pas infinie ou que Jupiter n'est pas le prince des dieux est faux ; non pas parce que cela ne correspondrait pas à la droite « réelle » ou à Jupiter « réel », mais parce que cela n'est pas conforme à la définition de ces objets. Dans ces cas, la vérité est la cohérence de la pensée, son accord avec elle-même. Elle est connaissable sans détour par l'expérience sensible.
D'autre part, la vérité peut être entendue comme conformité entre l'énoncé et la chose ou l'étant. La chose se distingue de l'objet en ceci qu'elle n'est pas déterminée par la visée consciente : elle existe que l'on y pense ou non, qu'on la connaisse ou non. Dire que la vérité est adéquation avec la chose et non pas seulement avec l'objet, c'est dire que la vérité est explicitation de ce qui est donné hors de la pensée et non pas simplement accord de la pensée avec elle-même. On l'appellera alors « dévoilement » : l'énoncé vrai manifeste ce qui était déjà là dans l'implicite ; il rend visible ce que le sujet ne peut avoir inventé, il met en présence.

Ces deux modalités de la vérité, **cohérence et dévoilement**, sont très distinctes l'une de l'autre : la première est connaissable *a priori*, la seconde *a posteriori.* La première est immanente à la représentation (elle se contente d'un accord de la pensée avec elle-même) ; la seconde repose sur un dépassement de la représentation vers une réalité donnée extérieurement.
En dépit de ces différences, un point essentiel demeure : **l'énoncé vrai se caractérise par le fait qu'il exclut les énoncés contraires**. S'il est vrai que Jupiter est le dieu des dieux ; il ne peut être vrai qu'il est subordonné aux autres dieux. S'il est vrai que la droite est infinie, il ne peut être vrai qu'elle est finie. De même, s'il est vrai que l'homme est doué de logos, le contraire ne peut être vrai. Qu'il soit simple relation entre des représentations ou une visée de l'étant, l'énoncé vrai est nécessaire, il rend les énoncés contraires impossibles.
Il faut certes préciser que la nécessité n'est pas du même ordre dans chacun de ces deux cas. Dans le cas de la cohérence, la nécessité est logique. L'exclusion des contraires tient au contenu intelligible de l'énoncé lui-même : l'impossibilité d'attribuer des angles au cercle tient au concept de cercle lui-même. Dans le cas du dévoilement, la nécessité ne peut être connue avant la rencontre de l'étant : il n'y a pas de nécessité a priori en raison de laquelle l'homme *devrait* logiquement être doué de logos ; l'impossibilité du contraire n'apparaît qu'*a posteriori*, après avoir pris connaissance de ce qu'est un homme. La première nécessité est donc plus radicale que la seconde, qui est connue empiriquement.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

Malgré ces distinctions, il reste que l'énoncé vrai est nécessaire : comme tel, il s'impose au consentement de celui qui le connaît. Ainsi connaître n'est rien d'autre que reconnaître, avouer, la nécessité propre à l'énoncé : le sujet acquiesce à une nécessité qui s'impose à lui dès lors qu'il examine de près l'objet de sa connaissance. Ainsi la connaissance est-elle une opération du sujet par laquelle il s'efface devant l'objet : le sujet n'apporte rien de lui-même, il se contente de laisser être l'objet qu'il vise et d'expliciter ce qu'il est.
La connaissance est donc double : tout entière tournée vers l'objet ou la chose, elle est impersonnelle, « objective » ; acte du sujet pensant, elle est indissociablement « subjective ».
Elle est objective au sens où elle n'inclut aucun élément extrinsèque à l'objet dont elle traite : la connaissance vise ainsi une certaine pureté, elle ne mélange pas ce qui appartient à l'objet connu et ce qui appartient au sujet connaissant.
Elle est subjective parce qu'elle n'existe qu'à partir d'un acte de la conscience individuelle. Pour concilier ces contraires, il faut distinguer ici deux sens du mot subjectif à partir du sens générique. Au sens générique, est subjectif ce qui est propre au sujet ; mais cela peut s'entendre de deux façons. Il est possible de comprendre le sujet comme individu singulier, formé par une éducation, un milieu, caractérisé par une sensibilité particulière ; « subjectif » signifie alors ce qui est propre au sujet à l'exclusion des autres sujets, ce qui relève de l'intériorité incommunicable. Mais il est possible de comprendre le sujet comme l'étant constitué par la conscience réfléchie, la capacité à se donner des représentations ; cette capacité est au fondement de l'intelligence, de la mémoire, de la sensibilité, de la volonté : elle est propre à tous les sujets pensants, elle est ce par quoi un accès à l'objet est possible. La subjectivité n'est donc pas synonyme d'enfermement dans la singularité, elle est au contraire puissance de dépassement de la singularité, condition de la communication et de la connaissance. En ce sens, est subjectif ce qui relève de l'opération de la réflexion critique. Il n'y a donc, à cet égard, aucune contradiction entre l'objectivité et la subjectivité.

Ces analyses permettent de mesurer l'opposition entre connaissance et croyance.

II. La croyance semble échapper à la vérité et à l'objectivité.

La croyance n'est pas sollicitée lorsque le discours s'affiche comme fictif parce qu'elle entend viser une réalité au-delà du discours lui-même. Elle n'est pas non plus sollicitée lorsque l'énoncé s'accompagne de nécessité logique ou empirique, parce que cette nécessité suffit à affirmer l'énoncé. Où est donc son domaine si ce n'est ni l'absence de vérité ni la vérité connaissable ? Serait-ce une vérité inconnaissable ? Il y a là pour le moins un paradoxe !

La croyance porte, en effet, sur des énoncés qui ne portent pas avec eux de nécessité ni logique ni empirique. Croire en l'immortalité de l'âme, par exemple, peut reposer sur des motifs de crédibilité, mais ne repose pas sur une nécessité logique et encore moins sur une nécessité saisissable empiriquement.
Eu égard aux exigences de la connaissance définies plus haut, il semble qu'en l'absence de nécessité de l'énoncé, il soit impossible d'affirmer ou de nier. La contingence de l'énoncé neutralise l'affirmation ou la négation : la seule solution est de suspendre le jugement, de douter. Le doute est, en effet, la reconnaissance du caractère contingent de l'énoncé. Face

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

au doute, deux attitudes critiques sont possibles. Soit le doute est appréhendé comme un terme indépassable, et alors le sujet s'en tient là dans une attitude de circonspection sceptique. Soit le doute est appréhendé comme moment. Cette appréhension a elle-même deux modalités essentielles : le doute est pris comme conscience de l'ignorance qui donne l'impulsion de la recherche, tel est le doute socratique ; le doute est lui-même le moyen de faire apparaître la vérité, tel est le doute méthodique.
Qu'il soit pris comme terme ou comme moment, le doute ne laisse pas place à la croyance : dans le cas du doute sceptique, il neutralise l'affirmation ; dans les deux autres cas, il s'efface devant son contraire, la reconnaissance de la vérité.
La croyance est donc une posture très singulière : elle ne peut modifier le caractère douteux de l'énoncé ; elle ne transforme pas un énoncé contingent en un énoncé nécessaire en en faisant apparaître les raisons. Elle **affirme la vérité de l'énoncé *en dépit* de son caractère dubitable**. Elle pose l'énoncé comme excluant son contraire puisqu'elle le pose comme vrai : le croyant en l'immortalité de l'âme, par exemple, ne peut admettre que l'âme *soit* mortelle, puisqu'il affirme qu'elle ne l'*est* pas. Mais tout à la fois, il n'a pas les moyens de produire la nécessité qu'il affirme ; d'où l'ambiguïté de la croyance : à la fois, elle suppose le doute comme sa condition de possibilité et elle l'exclut en posant comme vrai ce qui est douteux. De là l'ambivalence de l'expression : « je crois » peut exprimer à la fois la conscience du caractère douteux et la conviction intime de la vérité. Dire « je crois que », « du moins, je le crois » c'est se situer dans une attitude de modestie, consciente de la possibilité d'autres affirmations contraires ; mais la croyance a toujours l'impression de se trahir lorsqu'elle ménage la place trop belle au doute, parce qu'elle est, en son fonds, affirmation de la vérité.

Le rapport entre l'objectif et le subjectif est donc, dans la croyance, inverse à ce qu'il est dans la connaissance : dans la logique de la connaissance, le sujet tire les raisons d'affirmer l'énoncé uniquement de l'objet à propos duquel il se prononce ; dans la dynamique de la croyance, le sujet ne tire pas les raisons d'affirmer l'énoncé de l'objet de l'énoncé mais de son propre fonds. Il faut bien, en effet, surmonter la contingence de l'énoncé, si l'on ne veut pas en rester au doute ! La croyance substitue donc la nécessité subjective à la nécessité objective. Elle remplace les raisons inhérentes à l'objet par des motifs conscients et des mobiles inconscients propre au sujet individuel. Moins, en effet, il y a de raisons objectives d'affirmer ce que l'on affirme, plus il faut des motifs subjectifs pour l'affirmer.
Ainsi peut-on comprendre les multiples formes que peut prendre la croyance :
La croyance non consciente d'elle-même pose comme vrais des énoncés qui peuvent être impossibles ou aberrants, puisqu'elle substitue complètement les mobiles inconscients aux raisons objectives : ne considérant en rien ce qui, dans l'énoncé lui-même, peut le rendre possible ou probable, elle pose sans vergogne des affirmations ou des postures selon son bon plaisir. Croire que l'on est Napoléon ou que l'on a un corps de verre est tout à fait possible dès lors que manque le souci ou la capacité d'éprouver librement la vérité de la proposition. La croyance correspond alors à la pensée non critique : le préjugé est pris pour une vérité tant que l'on se sait pas que c'est un préjugé ; on le « croit » vrai parce qu'on ne prend pas la peine de le passer au crible de la critique. La part du doute disparaît complètement dans ce type de croyance.
La croyance consciente d'elle-même, en revanche, pose comme vrais des énoncés dont elle sait qu'ils ne peuvent être ni confirmés ni invalidés. C'est ici la conscience de l'impossibilité d'une connaissance certaine qui laisse la place à une affirmation risquée : le

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

croyant, conscient de l'impossibilité de dépasser le doute par les facultés ordinaires, s'autorise à le dépasser à partir de motifs de crédibilité. En effet, si l'on ne peut montrer ni que Dieu existe ni qu'Il n'existe pas, il est possible de « croire » l'une ou l'autre des affirmations. La croyance est alors, non pas l'affirmation irréfléchie d'un énoncé dépourvu de raison, mais l'affirmation d'une proposition dont on sait qu'elle est simplement possible.
Ce type de croyance relance ainsi l'analyse : il n'est pas possible d'opposer purement et simplement connaissance et croyance.

III. La relation entre croyance et connaissance ne se ramène pas à une opposition.

Si, en effet, la croyance consciente d'elle-même repose sur la conscience du caractère douteux de l'énoncé, elle suppose, au préalable, une critique de la connaissance. La critique délimite, met au jour des critères pour discriminer : elle départage le connaissable et l'inconnaissable. Elle est ainsi inhérente à une connaissance accomplie : la connaissance ne peut manquer d'identifier ce qui est en son pouvoir et ce qui ne l'est pas. Ainsi, il apparaît que la croyance et la connaissance partagent une condition commune : la fonction critique.
Il serait possible d'objecter que la connaissance se tient en deçà de ces limites, alors que la croyance les outrepasse. Mais la croyance consciente d'elle-même ne prétend pas supprimer notre incapacité à connaître l'objet qu'elle pose : elle consiste à franchir le pas, à oser poser comme vrai le douteux *en dépit* de son caractère douteux, sans l'oublier.
Il y a, en ce sens, une vraie sagesse de la croyance consciente de soi.
Elle repose sur la conscience de notre incapacité à accéder à un savoir absolu ; elle prend en compte notre finitude. Par la temporalité, nous sommes inscrits dans l'évanescence : nous sommes condamnés à viser des réalités disparaissantes, des présences non données, des étants absents et éthérés. Si donc nous devions nous limiter à la nécessité logique et au donné empirique, notre horizon serait parfaitement étriqué ; nous manquerions une part essentielle de la réalité, nous serions enfermés dans l'instant. Par le rapport à l'altérité, nous sommes condamnés à la conjecture, à la supputation : l'autre ne se livre jamais totalement, il faut bien lui faire confiance, croire qu'il sera fidèle à sa parole.

Par Frédéric Laupies, professeur en classes préparatoires,
auteur de Leçon de philosophie sur la croyance, Major, PUF.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.